

COMMUNICATION

VOYAGER EN QUÊTE DE MANUSCRITS ARABES,
PAR M^{me} MARIA JESÚS VIGUERA

Voyager et chercher en Afrique du Nord : les livres comme objectif

Chercher a été toujours un des objectifs des voyageurs de tous les temps et de tous les espaces : chercheurs de tout, aussi bien des connaissances orales que des livres. Un *hadith*, très connu, du Prophète dit : « Cherchez la science même en Chine », et la science c'est aussi – et quelquefois, surtout – les livres manuscrits, de telle sorte qu'on a toujours tenté « de mettre la main sur des livres », comme le signale la présentation de cette VI^e Journée d'Études nord-africaines AIBL / SEMPAM : *Voyages, déplacements et migrations*, à laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'inviter.

Les livres, objet mobilier, peuvent voyager « eux-mêmes » à travers les espaces et le temps, comme un sujet « en route », qui peut être envoyé à plus ou moins de distance, comme un objet qui voyage et peut aller de main en main pour diverses raisons (cadeaux, héritage, commerce, *spolia*...), et qui suscite des intérêts divers, curiosité et avidité de par ses valeurs matérielles et/ou culturelles et pour tout ce qu'il signifie d'un point de vue économique, social et/ou formatif, autant de motivations de ses circulations par mille voies et chemins. Le livre peut aller à la rencontre de son acquisateur, et même traverser des frontières politiques et religieuses¹.

D'autres fois, l'acquisiteur va à sa rencontre : dans certaines occasions les livres sont immobilisés par leurs possesseurs, ne traversant pas, ou presque pas, les frontières entre croyances, et il

1. M. J. Viguera, « Libros islámicos en las colecciones reales españolas », *Oriente en Palacio. Tesoros Asiáticos en las Colecciones Reales Española*, Ed. Patrimonio Nacional, Madrid, 2003, p. 169-173 ; on peut voir des considérations théoriques considérables dans : *Le livre voyageur. Constitution et dissémination des collections livresques dans l'Europe moderne (1450-1830)*, Actes du colloque international organisé par l'École nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques, D. Bougé-Grandon (éd.), Klincksieck, Paris, 2000 ; et dans le dossier « L'objet de main en main », *Mélanges de la Casa de Velázquez* 40-1, 2010, p. 9-145.

faut aller les chercher au-delà². Un des cas de voyages en quête de livres manuscrits arabes, au-delà de la frontière, est représenté par quelques orientalistes européens, pour lesquels l'acquisition de manuscrits orientaux a été un des aspects considérables de leurs activités, notamment à partir du XVI^e siècle³. La constitution de fonds de manuscrits, et l'accès direct aux sources arabes, fut un des objectifs et méthodes essentiels de ce qu'on appelle justement *Le projet européen d'une science orientaliste*, surtout avec des savants du XIX^e siècle comme Silvestre de Sacy (1758-1838)⁴.

Tout ce mouvement *orientaliste* qui éclata, lumineux, au cours du XIX^e siècle sur les manuscrits arabes a ses racines sur tout dans le siècle antérieur, et en ce qui concerne l'arabisme espagnol, il naquit dès la fin du XVIII^e siècle, avec des antécédents⁵, puis se consolida à partir du XIX^e siècle. Cette mise en valeur et ces études des sources arabes, alors majoritairement manuscrites, étaient surtout centrées sur al-Andalus et sur leurs relations avec l'histoire et la culture de l'Espagne.

Avant le XVIII^e siècle, il y avait déjà des manuscrits arabes en Espagne, en particulier, mais pas seulement, ceux qui provenaient d'al-Andalus, les « manuscrits autochtones »⁶. La majorité de ces manuscrits arabes autochtones se trouvait en Espagne, au moins, depuis la fin du XV^e siècle, dans des collections royales, ecclésiastiques, ou de grands personnages. Par ailleurs, un nombre considérable de manuscrits arabes autochtones fut caché par les morisques espagnols et ces manuscrits furent découverts en une trentaine de lieux différents, du XVI^e siècle à nos jours.

En dehors des manuscrits arabes autochtones, il y avait en Espagne des manuscrits arrivés là de manière ponctuelle, et parfois en grande quantité dans le cas des fameux manuscrits de l'Escorial,

2. M. J. Viguera, « Échanges du manuscrit arabe dans la Péninsule Ibérique », dans *L'échange*, J. V. Tolan (dir.) et F. Le Roy (coord. et introd.), L'Harmattan, Paris, 2009, p. 301-315.

3. E. H. Pol, *The first century of Leiden University Library*, Brill, Leiden, 1975 ; aussi, voir : Middle Eastern Manuscripts Online 1 : *Pioneer Orientalists. The Manuscript Collections of Scaliger, Raphelengius and Golius from Leiden University Libraries*, Online Resources (2012).

4. A. Berthier, « Le fonds Silvestre de Sacy au Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale de France », dans *Silvestre de Sacy (1758-1838) : Le projet européen d'une science orientaliste* : Colloque international (2010), Institut du monde arabe et École normale supérieure, Paris.

5. F. Rodríguez Mediano, « Fragmentos de orientalismo español del s. XVII », *Hispania* 66, 2006, p. 243-275.

6. M. J. Viguera, « Los manuscritos árabes de Lázaro Galdiano », dans *Las artes del libro oriental. Manuscritos en árabe, armenio, hebreo y persa en la Fundación Lázaro Galdiano*, A. Tokaltian, M. J. Viguera Molins y J. A. Yeves Andrés (éd.), Fundación Lázaro Galdiano, Madrid, 2010, p. 73-83.

avec l'incorporation de la bibliothèque du sultan Mawlây Zaydân. Le catalogue des manuscrits arabes de l'Escorial par M. Casiri (1760-1770) donna les preuves définitives de l'impérieuse utilité des sources manuscrites pour construire une histoire scientifique. Mais ce qui se trouvait alors dans les bibliothèques espagnoles ne suffisait pas aux arabisants « illustrés », qui manifestèrent dès le siècle des Lumières leur nécessité d'« historien » en s'appuyant sur toutes les sources découvertes ou à découvrir par tous les moyens, y compris le voyage en mission, en Europe ou en Afrique du Nord, quelquefois en Orient.

Un premier exemple de l'avidité dans l'acquisition et l'utilisation de manuscrits arabes, quoique scientifiquement manqué dans ses résultats, fut l'activité de José Antonio Conde (1765-1820), et surtout son *Historia de la dominación de los Arabes en España*⁷, ouvrage si discuté, précisément par son utilisation des sources arabes, même si Conde se pencha sur les textes arabes à d'autres occasions, comme pour sa traduction *Descripción de España del Xerif Aledris*, publiée en 1799, à partir d'un manuscrit incomplet d'origine inconnue, qui, « sans doute lui appartenait » ; dans le prologue de cette traduction, il indique, à propos des manuscrits arabes en Espagne, qu'il s'agit « d'acquisitions fortuites, et que même s'ils sont nombreux, il manque les livres les plus précieux d'Orient »⁸ : voici le moteur pour aller trouver plus de sources, en principe comme un effort personnel au bénéfice de bibliothèques privées, comme ce fut le cas de Conde et surtout de Pascual de Gayangos. On sait bien que la plupart des livres que Conde a utilisés provenait de sa bibliothèque personnelle. On ne savait pas où se trouvait la plupart d'entre eux, mais en 1956, C. Ron de la Bastida⁹, pseudonyme de Rodríguez Moñino, a publié la partie des manuscrits arabes qui avait été en possession de Conde, soit 190 manuscrits, dont 9 avaient été copiés par Conde lui-même ou par d'autres érudits à partir de manuscrits de l'Escorial. Dans le catalogue des livres de Conde qui furent vendus aux enchères à Londres, en 1824, on a pu

7. Sur les méthodes de Conde, voir en dernier lieu : G. T. Beech, « J. A. Conde's portrayal of king 'Imâd Addawlah in his 1820 History of domination of the arabs in Spain », dans *The Brief Eminence and Doomed Fall of Islamic Saragossa. A Great Center of Jewish and Arabic Learning in the Iberian Peninsula During the 11th Century*, Instituto de Estudios Islámicos y del Oriente Próximo, Zaragoza, 2009, p. 380-382.

8. M. Manzanares de Cirre, *Arabistas españoles del siglo XIX*, Instituto Hispano Árabe de Cultura, Madrid, 1972, p. 55.

9. « Los manuscritos árabes de Conde (1824) », *Al-Andalus* XXI, 1956, p. 113-124.

identifier un grand nombre de manuscrits qu'il cite dans sa bibliographie¹⁰. Beaucoup d'entre eux ont fini par être donnés à la Société Asiatique de Paris.

Pascual de Gayangos (1809-1897)¹¹, fut un grand bibliophile et il possédait un grand trésor de manuscrits, pas seulement arabes. Un peu avant 1841, il voyagea au Maroc et fit là l'acquisition – pour lui-même – d'une bonne partie des 400 manuscrits, ou presque, qu'il parvint à réunir dans sa bibliothèque personnelle, et qui sont conservés après sa mort, pour la plupart d'entre eux, à la Real Academia de la Historia de Madrid et à la Biblioteca Nacional de Madrid. C'est sur son activité scientifique que s'est basée la méthode de travail de la génération suivante des arabisants espagnols, ses disciples directs de la seconde moitié du XIX^e siècle, en particulier Francisco Codera, un arabisant qui voyagea – déjà en mission officielle, afin d'acquérir des ouvrages pour une institution savante – en Algérie et en Tunisie en quête de manuscrits arabes, voyage sur lequel je vais focaliser maintenant mon étude.

Le voyage en mission de Francisco Codera en Afrique du Nord, en 1887-1888, et son contexte

Francisco Codera y Zaidín (1836-1917) réalisa un travail énorme en relation avec les manuscrits arabes, en particulier au sein de la Real Academia de la Historia, à Madrid, institution ou plus qu'ailleurs il s'obstina à réunir, tout au long de sa vie et par son élan personnel, des sources et des outils textuels et matériels nécessaires à l'étude de l'islam et de l'histoire arabe en Espagne, c'est-à-dire pour la connaissance d'al-Andalus. L'effort de Codera a complété pour l'Académie de l'Histoire ce qui avait été réalisé dès la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle par quelques grandes bibliothèques, pas tant celle de l'Escorial (qui n'augmente presque plus à

10. Manzanares de Cirre, p. 61-62.

11. E. Terés Sádaba, *Los manuscritos árabes de la Real Academia de la Historia. La colección Gayangos*, Discurso recepción en la Real Academia de la Historia, Madrid, 1975 ; et *Al-Andalus* XL, 1975, p. 1-52 : « Los códices árabes de la "colección Gayangos" » ; Á. Galmés de Fuentes, *Los manuscritos aljamiado-morisca de la Real Academia de la Historia (Legado de Pascual de Gayangos)*, Real Academia de la Historia, Madrid, 1998 ; F. Díaz Esteban, « Informe acerca del contenido e importancia de la colección Gayangos en la Real Academia de la Historia », *Boletín de la Real Academia de la Historia* CXCIX, 2002, p. 61-88 ; M. A. Álvarez Ramos et C. Álvarez Millán, *Los viajes literarios de Pascual de Gayangos (1850-1857)*, Consejo Superior de Investigaciones Científicas, Madrid, 2007 ; *Pascual de Gayangos : a nineteenth-century Spanish arabist*, C. Álvarez Millán et C. Heide (éd.), Edinburgh University Press, Edinburgh, 2008.

partir du XVII^e siècle ses considérables fonds arabes)¹², mais la Biblioteca Nacional (Madrid)¹³, et, aussi à Madrid, la Biblioteca de la Junta para Ampliación de Estudios, qui réussit à incorporer la découverte, en 1884, à Almonacid de la Sierra (Saragosse), de plusieurs manuscrits arabes mudéjars-morisques. Même si Codera rendit compte aussitôt à la Academia de la Historia de ces précieux manuscrits¹⁴ cachés par les morisques, ceux-ci ne finirent pas dans les fonds de l'Academia, mais dans ceux de la Biblioteca de la Junta¹⁵, et aujourd'hui ils sont conservés au Consejo Superior de Investigaciones Científicas de Madrid.

Au cours des premières années de la décennie 80 du XIX^e siècle, les fonds arabes de l'Academia de la Historia étaient en retard en comparaison avec ceux des autres grandes bibliothèques en Madrid¹⁶. L'acquisition de manuscrits et de livres arabes par la Academia de la Historia, en augmentation précisément depuis 1888, fut minutieusement consignée, en bonne partie mais pas uniquement, dans les articles et notes de Codera, le grand promoteur des nouvelles acquisitions de la Academia. On estime aujourd'hui à environ 400 le nombre de manuscrits de la collection arabe de cette Académie, manuscrits qui proviennent du fonds « constitué par don Francisco Codera comme lui-même l'a signalé dans plusieurs fascicules du *Boletín*, à partir du tome XVI », ainsi que l'a signalé Elías Terés lorsqu'il catalogua l'autre fonds académique, la « Collection Gayangos », que Codera avait aussi décrite¹⁷.

Il faut noter que la Real Academia de la Historia réalisa sa collection de manuscrits arabes après avoir surmonté une certaine méfiance des académiciens envers ce type de sources, due aux idées si traditionnelles de ce réduit des essences identitaires espagnoles, ou de la

12. Br. Justel Calabozo, *La Real Biblioteca de El Escorial y sus manuscritos árabes. Sinopsis histórico-descriptiva*, Instituto Hispanoárabe de Cultura, Madrid, 1978 ; 2^e éd. 1987.

13. E. Lafuente y Alcántara, *Catálogo de los Códices arábigos adquiridos en Tetuán por el Gobierno de S. M.*, Imprenta Nacional, Madrid, 1862 ; Fr. Guillén Robles, *Catálogo de los manuscritos árabes existentes en la Biblioteca Nacional de Madrid*, Tello, Madrid, 1889 ; ces deux catalogues sont inclus dans le CDrom coordonné par B. López García, *Textos y obras clásicas sobre la presencia del Islam en la Historia de España*, Mapfre, Madrid, 1998.

14. Dans *Boletín de la Real Academia de la Historia* : « Almacén de un librero morisco descubierto en Almonacid de la Sierra (Zaragoza) », de la même année 1884.

15. J. Ribera et M. Asín dirigèrent le catalogue : *Manuscritos árabes y aljamiados de la Biblioteca de la Junta*, Centro de Estudios Históricos, Madrid, 1912, reprod. dans le CDrom coordonné par B. López García, *Textos y obras*, cité n. 13.

16. M. J. Viguera Molins, « Fondos de manuscritos árabes en Madrid », *Qurtuba* 5, 2000, 271-276, spécialement p. 274-275.

17. Voir page 14 de *Los manuscritos árabes de la Real Academia de la Historia. La colección Gayangos*, Discurso recepción de Elías Terés Sádaba en la Real Academia de la Historia, Madrid, 1975 ; et *Al-Andalus*, XL, 1975, p. 1-52 : « Los códices árabes de la "colección Gayangos" ».

construction « orthodoxe » d'un discours national, qu'a très bien analysé, dans l'ensemble de ses complexités, Benoît Pellistrandi : « Un discours national ? La Real Academia de la Historia entre science et politique (1847-1897) »¹⁸. Une indication de l'arabisant français Hartwig Derenbourg, lorsqu'il publia (1883) « Quatre lettres missives écrites dans les années 1470-1475 par Aboû 'l-Hasan °Alî, avant-dernier roi more de Grenade » est très significative¹⁹ :

« l'Académie de l'histoire de Madrid, qui en général proscrit de ses acquisitions les manuscrits arabes... En dehors des quatre lettres d'Aboû 'l-Hasan, l'Académie de l'histoire ne possédait en 1880 que des bribes de manuscrits arabes : 1° un fragment de poème espagnol en caractères arabes, copié sur le manuscrit Gg, n° 244 de la Biblioteca Nacional de Madrid ; 2° un traité incomplet d'astrologie, mis à la suite d'un calendrier turc ; 3° deux talismans, dont l'un presque effacé, commençant tous deux par le verset du Coran XVI, 100 ; 4° une liasse de notes prises par D. Faustino de Bourbon, dit Muscat, en Février 1779 ; 5° des calques d'inscriptions arabes de l'Alhambra, provenant de Casiri, l'auteur de la *Bibliotheca Arabico-Hispana Escorialensis* ; 6° une traduction espagnole de la 'célèbre inscription' du Sacro Monte, près de Grenade, par D. Faustino de Bourbon.... »

La Academia de la Historia, indique ensuite Derenbourg, fit de l'acquisition de ces quatre lettres « une exception unique en faveur de cette série précieuse » parce qu'« elle se proposait d'en donner des traductions espagnoles pour accompagner la *Crónica latina de D. Enrique IV* ».

Mais aussitôt la Academia de la Historia entreprit des efforts remarquables pour se doter de matériel bibliographique arabe, efforts qui furent tous promus par Codera dont l'action eut une répercussion directe sur les fonds arabes de cette institution, tandis que la bibliophilie passionnée d'autres arabisants du XIX^e siècle, surtout Gayangos et Saavedra, se fit au profit de leurs bibliothèques personnelles et parfois d'autres bibliothèques, en principe privées. Tout est dit dans la chronologie, puisque les articles bibliographiques de Codera sur les manuscrits arabes de l'Afrique du Nord commencent dans le *Boletín* de cette Académie en 1884, précisément peu après de l'indication de Derenbourg signalant que l'Académie ne possédait que « des bribes de manuscrits arabes ».

18. Casa de Velázquez, Madrid, 2004, spécialement chap. VI : « La Real Academia de la Historia et l'idée d'histoire nationale ».

19. H. Derenbourg, « Quatre lettres missives écrites dans les années 1470-1475 par Aboû 'l-Hasan °Alî, avant-dernier roi more de Grenade. Texte arabe publié pour la première fois et traduction française », *Mélanges orientaux. Textes et traductions*, École nationale des langues orientales vivantes, Paris, 1883, 3-28, p. 6, n. 1 ; reprod. sans le texte arabe dans : *Opusculs d'un arabisant. 1868-1905*, C. Carrington, Paris, 1905, p. 71-85.

L'une des actions de Codera en relation avec les manuscrits arabes qui se trouvaient au Maghreb a consisté en sa fameuse « Mission historique en Algérie et en Tunisie », projet qu'il avait commencé au sein de la Real Academia de la Historia, avec son article sur « Manuscritos de autores árabes españoles existentes en Túnez », en 1884, trois ans après la proclamation du Protectorat français sur la Tunisie (1881), et alors que l'occupation française de l'Algérie dure depuis 1830. Les « Missions scientifiques » – qui combinent voyage et recherche – ont été fréquentes dans la seconde moitié du XIX^e siècle ; et surtout, deux ans avant que Codera ne commençât à exposer (en 1884) sa volonté de voyager au Maghreb en quête de manuscrits arabes, Octave Houdas et René Basset ont publié (en 1884) leur « Mission scientifique en Tunisie », en 1882²⁰, avec un certain parallélisme dans les propos et quêtes, et surtout le même esprit que Codera : voyager à la rencontre des sources, pour accroître les connaissances de l'orientalisme scientifique.

Et Codera, quand il expose son projet, indique²¹ :

« J'ai voulu attirer l'attention de l'Académie sur l'existence de tels manuscrits en Tunisie (il en énumère certains intéressants), parce que, si aujourd'hui rien ne pourrait être fait pour en obtenir des copies, même si nous avions les ressources financières pour cela, il convient d'en connaître l'existence de telle sorte que, lorsque l'agitation des peuples musulmans se sera calmée, il nous soit possible qu'ils nous donnent accès à leurs bibliothèques. »

Finalement, parti en septembre 1887, Codera voyagea à Oran, Alger, Constantine et Tunis, accompagné par le jeune arabisant et candidat à un poste de bibliothécaire Francisco Pons Boigues, et il acheta des livres²² et des copies de manuscrits, dont des manuscrits très importants²³, comme celui qui contient la correspondance²⁴ du

20. *Bulletin de la Correspondance africaine* 2, 1984, p. 5-65, 97-136, 181-199 ; recueilli dans le livre *Mission scientifique en Tunisie*, Impr. de l'Association ouvrière, Alger, 1884.

21. « Manuscritos de autores árabes españoles existentes en Túnez », *Boletín de la Real Academia de la Historia* V, 1884, p. 9-11 ; commentaires par Bernabé López García, introduction du CDROM : *Textos y obras clásicas sobre la presencia del Islam en la Historia de España*, notes 87-93.

22. « Catálogo de los libros árabes adquiridos para la Academia en virtud del viaje a Túnez », *Boletín de la Real Academia de la Historia* XVI, 1890, p. 377-394 = *Misión histórica*, p. 161-178.

23. Fr. Codera, « Tres manuscritos importantes de autores árabes españoles en la mezquita mayor de Túnez », *Boletín de la Real Academia de la Historia* XII, 1888 ; « Biblioteca de la mezquita de la Azzeitunah de Túnez », *Boletín de la Real Academia de la Historia* XIII, 1888, p. 26-44.

24. « Los manuscritos árabes de Aben Amira y Aben Bassam en la Biblioteca de la Real Academia de la Historia », *Boletín de la Real Academia de la Historia* XIV, 1888, p. 177-186.

secrétaire des Almohades Ibn ^cAmîra (XIII^e siècle)²⁵, et une partie du volume VII du *Muqtabis* par le chroniqueur cordouan Ibn Hayyân (XI^e siècle). De ce dernier ouvrage, Codera²⁶ a obtenu excellentes prémices, présentées dans une série d'articles publiés à partir de 1888, qui ont confirmé l'utilité de son voyage en mission. En outre, il a établi des contacts durables avec quelques spécialistes français et arabes et français, bien qu'il pense que son succès a été réduit par plusieurs circonstances, y compris la méfiance envers les étrangers et la difficulté de se faire comprendre en arabe parlé.

Tous les deux, Francisco Codera et Francisco Pons, et chacun à sa manière, écrivent leur récit de voyage et ses résultats, avec des visions très différentes, comme nous allons le voir : Francisco Codera et Zaidín (1836-1917), les publia dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*, et il les réunit après dans un petit livre intitulé *Misión histórica en Argelia y Túnez*²⁷, dans lequel les seules références au voyage occupent le premier chapitre (p. 1-20) : « Comisión histórica en Túnez. Idea general de lo hecho durante la comisión »²⁸, et Francisco Pons Boigues (1861-1899), rédigea ses « Apuntes de un viaje por Argelia y Túnez », publiés de manière sérielle dans la *Revista Contemporánea*, au cours de l'année 1888, et ces notes ont été recueillies, en 1952, par Guillermo Guastavino Gallent, avec une préface, dans une miscellanée de publications de Pons Boigues intitulée *Estudios breves*²⁹, où le voyage occupe les pages 67-157. On traitera maintenant de certaines questions de leurs relations de voyages respectives.

25. M. J. Viguera Molins, « Historiografía », dans *Historia de España Menéndez Pidal*, VIII-2 : *El retroceso territorial de al-andalus. Almorávides y Almohades*, M. J. Viguera (coord.), Espasa Calpe, Madrid, 1997, p. 28 et note 183.

26. « Manuscrito de Aben Hayyân en la biblioteca de los herederos de Çidi Hamouda, en Constantina », *Boletín de la Real Academia de la Historia* XIII, 1888, p. 53-61 = *Misión histórica*, p. 85-93 ; « El primero, naturalmente, en aprovechar el ms. fue su descubridor, don Francisco Codera, que – aparte los ya citados artículos descriptivos del código y de las circunstancias de su hallazgo – lo aprovechó en cuatro trabajos... », selon E. García Gómez, « Del prólogo a una edición », *Anales palatinos del califa de Córdoba al-Hakam II*, Sociedad de Estudios y Publicaciones, Madrid, 1967, p. 36.

27. Ed. Fortanet, Madrid, 1892.

28. *Boletín de la Real Academia de la Historia*, 1888, p. 380-399 ; reprod. dans *Misión histórica en la Argelia y Túnez*, Fortanet, Madrid, 1892, p. 1-20.

29. Instituto General Franco de Estudios e Investigación Hispano-Árabe, Tetuán, 1952.

Le voyage en Afrique du Nord (1887-1888) décrit par Codera : sa fixation dans les livres et les bibliothèques

Diverses circonstances ont conduit Codera, et Pons, son jeune compagnon, vers l'Algérie et la Tunisie en mission bibliographique : dans les deux territoires, le Protectorat français (respectivement dès 1830 et 1881) avait déjà « apprivoisé » l'espace³⁰. L'Algérie et la Tunisie étaient des réservoirs de sources sur al-Andalus et de cette provenance... pas aussi importants que le Maroc, mais au Maroc – dans le nord au-moins – les Espagnols avaient déjà acquis des sources arabes, pour la Biblioteca Nacional de Madrid, et autres collections³¹, et la présence permanente des moines franciscains, surtout à Tanger, représentait un lien bibliographique aussi avec les milieux savants espagnols³². Les explorations des fonds de bibliothèques algériens et tunisiens avaient commencé à donner des fruits, autour des travaux de grands arabisants comme Émile Fagnan, René Basset, Hartwig Derenbourg et Louis Machuel, qui ont encouragé et informé Codera, et/ou l'ont aidé dans sa mission en Algérie et en Tunisie, en lui signalant en plus des pistes fondamentales : ils sont tous mentionnés par Codera dans son récit de voyage, avec admiration, justifiant même ses quelques inexactitudes...

Quand Codera partit en 1887, il était le premier « envoyé » officiel espagnol en mission, en Algérie et Tunisie, afin de procurer des livres (manuscrits et imprimés) pour une bibliothèque publique, en ce cas l'Academia de la Historia de Madrid, comme l'en avait chargé aussi le Gouvernement à travers le Ministerio de Fomento. Ses efforts, bien planifiés³³, pour compléter en Afrique du Nord les sources sur al-Andalus avaient, enfin, réussi. Tout cela conditionnait non seulement ses actions sur le terrain, mais le ponctuel et strict

30. Chr. Windler, *La Diplomatie comme expérience de l'autre. Consuls français au Maghreb (1700-1840)*, Droz, Genève, 2002, p. 194-195 : « espace menaçant-espace apprivoisé » ; Fr. Codera, « La conquista de Argel en 1830 », *Boletín de la Real Academia de la Historia* XXIII, 1893, p. 353-354.

31. M. Carrión Gutiérrez, « Don Pascual Gayangos y los libros », *Documentación de las Ciencias de la Información* VIII, 1985 ; J. B. Vilar ; « El viaje de Pascual de Gayangos a Marruecos en 1848 en busca de manuscritos y libros árabes », *Boletín de la Biblioteca Menéndez Pelayo* LXXIII, 1997, p. 29-41.

32. V. Morales Lezcano, *Africanismo y orientalismo español en el siglo XIX*, UNED, Madrid, 1988 ; *Marruecos y el padre Lerchundi*, R. Lourido Díaz (coord.), Mapfre, Madrid, 1996 ; M. Marín, « Los arabistas españoles y Marruecos : de Lafuente Alcántara (1825-1868) a Millás Vallicrosa (1897-1970) », dans *España en Marruecos (1912-1956) : discursos geográficos e intervención territorial*, J. Nogué et J. L. Villanova (éd.), Milenio, Lleida, 1999.

33. Voir : F. Codera, *Catalogue de quelques livres d'Histoire de l'Espagne dont on désire l'acquisition ou au moins la connaissance de leur existence pour en tirer copie*, Madrid, 1888.

récit de son voyage, concentré autour de la découverte des livres, dans les bibliothèques et dans quelques librairies.

Codera, en 1887, avec déjà un *curriculum* universitaire et académique très prestigieux, part pour l'Afrique : c'est le premier de ses deux uniques voyages hors d'Espagne (lors du second, il retournera à Alger, en 1905, pour participer au XIV^e Congrès des Orientalistes, dans lequel il parlera³⁴). Pendant presque cinq mois (septembre 1887-février 1888), il visite Oran, Alger, Constantine et Tunis ; âgé de 51 ans, et, sans avoir d'expériences vitales antérieures sur des contrées « si diverses », il ne reflète dans son récit de voyage aucune surprise ni aucune émotion devant toute la gamme de divergences, positives ou non, agréables ou non, sauf si des obstacles ou des inconvénients affectent ses quêtes de livres.

Une des complications était ce que Codera appelle « l'excitation anti-européenne », et, quand elle fut « suffisamment calmée » l'occasion survint pour « arriver où personne n'était arrivé », parce que ces manuscrits arabes de Tunis sur al-Andalus « les Espagnols sont les plus intéressés à les examiner » (*Misión*, p. 1). Codera ne trouve pas dans la bibliothèque de al-Zaytuna de Tunis les manuscrits d'al-Andalus signalés à M. Cherbonneau et il soupçonne que, « les Catalogues faits par les maures, mais à l'initiative de ceux qu'ils considèrent leurs ennemis, ils ont caché les livres les plus importants ou ils les ont distribués parmi les gens de la mosquée ». Et Codera se mit à les chercher parmi les libraires, sans arriver à rien, trompé par des excuses et conclut finalement être arrivé « à ne pas donner de crédit à ses paroles » (*Misión*, p. 10).

Ensuite, Codera cherchera dans les bibliothèques particulières de Tunis : « et je crois avoir vu ce que n'a vu aucun autre européen » (*Misión*, p. 13). Un *taleb* [savant] de Tlemcen refusa d'ouvrir sa bibliothèque à Codera, sous prétexte de « ne pas laisser toucher ses livres par un *roumi* [chrétien] » (*Misión*, p. 14). À la méfiance, il faut ajouter les difficultés de la communication en arabe³⁵, « par écrit, car seulement comme cela je pouvais communiquer avec eux » (*Misión*, p. 10 ; voir aussi p. 19).

34. « Considerable número de libros antiguos y modernos existentes en Marruecos », *Actes du XIV^e Congrès international des orientalistes*, E. Leroux, Alger, 1905, III, 3^e sect., II, p. 579-591.

35. En plus des difficultés linguistiques, il faut considérer les « confrontations » culturelles, même si Codera et Pons étaient des arabisants ; voir les observations générales de S. Moussa, *La relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*, Klincksieck, Paris, 1995, surtout le chapitre VI : « la confrontation de deux codes culturels », p. 140-156, et « l'épreuve de la langue », p. 169-174.

Par contraste, la solidarité entre Européens était très active. En voyage, et dès le premier moment, Codera établit des contacts avec les représentants diplomatiques espagnols ; parmi eux : à Alger, le Consul général Marqués de González, l'agrégé diplomatique et arabisant Joaquín González ; à Tunis, il contacte le Consul et le Vice-consul, qui l'accompagnent rendre visite à L. Machuel, directeur général d'Études, Codera lui portant des lettres de présentation de la part de l'ambassadeur de France en Espagne, M. Cambon. L'aide de Machuel se révéla très efficace. Ces demandes d'aide aux milieux diplomatiques apparaissent essentiels, au cours du voyage en quête de livres, ainsi que dans d'autres types de voyages, prouvant la solidarité des autorités étrangères, comme le montre le grand livre de Christian Windler, *La Diplomatie comme expérience de l'autre. Consuls français au Maghreb (1700-1840)*³⁶.

Codera et Pons, arrivés par mer à Oran, ne restent là que quatre jours « parce qu'il n'existait aucune bibliothèque publique.... [ni] notice de bibliothèques privées » (*Misión*, p. 2)³⁷. Oran suscite à Codera l'une de ses rares manifestations non-livresques, puisqu'il signale la présence espagnole à Oran « aujourd'hui plus peuplé d'Espagnols que de Française » (*Misión*, p. 2). En allant à Alger, les recherches dans la grande bibliothèque départementale d'Alger sont exposées en quatre pages, très importantes sur la situation de ce qui deviendra la Bibliothèque nationale d'Algérie. Sur ses manuscrits arabes, on n'avait à l'époque³⁸ que le *Rapport adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique... Suivi du catalogue des manuscrits arabes les plus importantes de la Bibliothèque d'Alger et de la Bibliothèque de Cid-Hamouda à Contantine*, par le Baron de Slane (16 pages)³⁹, et le catalogue de 1.446 de ses manuscrits, contenu dans l'*Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France*, par Ulysse Robert (« assez imparfait ». *Misión*, p. 3), et le riche contenu de cette Bibliothèque amène Codera à critiquer le fait

36. Voir plus haut, note 29.

37. Codera n'avait pas références sur les manuscrits (250 mss.) de la *zawiyat Batiwa* (Oran), datant du 10 s. H./ XVI siècle d. C. Sur la situation générale, voir : Mahmud Bu' Ayad, « Wadal-makhtutat al-arabiyya fi l-Djaza'ir », *Manuscrits arabes en Occident musulman*, Fondation du Roi Abdel Aziz, Casablanca, 1990, 181-192.

38. Il faut attendre jusqu'à 1893 pour la publication du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France : Départements, tome XVIII : Alger*, établi par E. Fagnan, ministère de l'Éducation nationale, Paris, 1893 (compte rendu par F. Codera, « Catálogo de los manuscritos árabes de la Biblioteca departamental de Argel », *Boletín de la Real Academia de la Historia* XXIII, 1893, p. 441-448.

39. Paris, 1845.

qu'il n'a pas été possible de trouver les quelques livres qu'il avait commandés :

« et cela n'est pas étrange, encore que lamentable, étant données les conditions de la bibliothèque, installée dans une jolie maison arabe, tout à fait appropriée pour passer une vie dans la contemplation ou dans l'indolence, comme y invitent de petites chambres labyrinthiques, jamais baignées par le soleil, mais conditions ô combien mauvaises pour des bibliothèques et musées. » (*Misión*, p. 3)

Codera dédie ensuite deux pages et demie à la description des deux manuscrits de cette bibliothèque d'Alger les plus précieux pour al-Andalus : Un résumé de la *Takmila* de Ibn al-Abbar et le *Fath al-Andalus*.

En partant pour Tunis (« objectif principal de notre voyage »), ils prennent le train via Guelma, où ils passent la nuit, sans même visiter les vestiges romains « anxieux d'arriver à Tunis » : ils sortent de Guelma à cinq heures et arrivent à Tunis, par train, quinze heures après (distance : 333 km.). Grâce à ses contacts, comme on l'a signalé, et de la Mosquée al-Zaytuna de Tunis grâce à L. Machuel, Codera fut autorisé à étudier quelques manuscrits dans son propre logement⁴⁰ ; il dédia onze jours au *Tarikh'ulama' al-Andalus de Ibn al-Faradi* (qu'il fit copier pour la Academia) ; sept jours au *Djamhara* d'Ibn Hazm (« ouvrage non connu en Europe », *Misión*, p. 8) ; après, il examina *al-Sila* d'Ibn Bashkuwal, pendant deux jours... tout cela entre retards qui exaspèrent Codera, qui décide aller près de la mosquée al-Zaytuna, d'où un boutiquier des environs lui avait emmené, en secret, l'*Ihâta* d'Ibn al-Khatib et *al-Hulal al-mawshiyya*, les derniers manuscrits que Codera put voir de la grande collection de la Zaytuna, parce que le boutiquier refusa ensuite de continuer à ruser. De toute façon, Codera arrive à la conclusion que dans la Zaytûna ne se trouvent plus « les livres [d'auteurs d'al-Andalus] signalés à M. Cherbonneau, il y a trente ans », et il décide de les chercher dans des bibliothèques particulières et dans les librairies. Il faut noter qu'on ne trouve pas aucune

40. Fr. Codera, « Manuscritos de autores árabes españoles existentes en Túnez », *Boletín de la Real Academia de la Historia* [= *BRAH*] V, 1884, p. 9-11 ; « Comisión histórica en Túnez. 1884 », *BRAH* XII, 1888, p. 380-399 ; « Tres manuscritos importantes de autores árabes españoles en la mezquita mayor de Túnez », *BRAH* XII, 1888, p. 399-406 ; « Biblioteca de la mezquita de la Azzeitunah de Túnez », *BRAH* XIII, 1888, p. 26-44 ; « Catálogo de los libros árabes adquiridos para la Academia en virtud del viaje á Túnez », *BRAH* XVI, 1890, p. 377-394 ; « Manuscritos árabes de la mezquita mayor de Túnez en la Exposición histórico-europea », *BRAH*, XXI, 1892, p. 462-463. « Un manuscrito árabe-español en Túnez », *BRAH* LVIII, 1911, p. 285-296.

indication de Codera sur autres centres de manuscrits de Tunisie, comme Kairouan⁴¹.

À Tunis, Codera essaya d'autres contacts locaux et à distance (aussi en Algérie), et après quelques trouvailles mineures et quelques déceptions, il partit pour Constantine, où il examina les deux bibliothèques -familiale et personnelle- de Sidi Hamûda, trouvant, entre autres, six volumes du *Micyâr*, et les deux pièces suprêmes de sa « mission » : une partie du volume VII du *Muqtabis* par Ibn Hayyân (XI^e s.) et la correspondance du secrétaire des Almohades Ibn cAmîra (XIII^e s.), en manuscrits qu'il fit copier pour la Academia de la Historia⁴². Dans les deux dernières pages de son récit de voyage, Codera réfléchit sur les conditions des bibliothèques en Afrique du Nord, sur les difficultés... en concluant que la moisson par lui effectuée et les contacts établis ont donné des fruits et continueront à en donner⁴³.

Le voyage en Afrique du Nord décrit par Pons Boigues : l'acceptation pleine des expériences du voyage

L'arabisant Francisco Pons Boigues (1861-1899), rédigea ses « Apuntes de un viaje por Argelia y Túnez »⁴⁴, comme il signale, à l'instance de ses amis, désireux de connaître ses expériences et parcours dans des territoires sur lesquels « on a écrit plusieurs livres et brochures... en d'autres langues que l'espagnol ». Pons reçoit l'ordre officiel d'accompagner Codera, et de l'aider dans sa mission. Il déclare dès le premier moment « les difficultés énormes rencontrées en certains points par les Européens pour pouvoir voir les anciens manuscrits conservés par les Maures avec une appréhension étrange ». Âgé de 26 ans, il laisse les responsabilités de la mission à son maître Codera, et dédia ses « Notes de voyage » à consigner

41. Sur l'importance des autres collections, voir par exemple : J. Schacht, « On some manuscripts in the libraries of Kairouan and Tunis », *Arabica* 14, 1967, p. 225-258 ; Muhammad Abu l-Adjfan, « Wadiyat al-makhtutat al-arabiyya bi-Tunis », *Manuscripts Arabes en Occident musulman*, Fondation du Roi Abdel Aziz, Casablanca, 1990, p. 95-112.

42. Fr. Codera, « Manuscrito de Aben Hayân en la Biblioteca de los herederos de Çidi Hammouda en Constantina », *BRAH* XIII, 1888, p. 53-61

43. Sur une certaine continuité des acquisitions : M. Fernández y González, « Noticia de un manuscrito arábigo adquirido por la Academia », *Boletín de la Real Academia de la Historia* XXIV, 1894, p. 42-43 ; Fr. Codera, « Nuevos manuscritos árabes adquiridos para la Academia de la Historia », *BRAH* XVII, 1890, p. 152-159 ; « Noticia de algunos manuscritos arábigo-españoles », *BRAH* XVII, 1890, p. 476-481.

44. Voir plus haut, note 29.

dates, heures, parcours... il raconte ses émotions et fatigues, les paysages et ses sensations, dans les chapitres suivants :

- 1.- « Préparatifs et commencement du voyage » (p. 68-75) : sortie de Madrid (18 septembre 1887) vers Alicante, et d'ici départ en bateau (le 20 sept.), pour arriver à Oran deux jours après.
 - 2.- « Quatre jours à Oran » (p. 75-81)
 - 3.- « Alger » (p. 81-89)
 - 4.- « La Trappa de Staveli » (p. 89-95)
 - 5.- « En passant par Constantine » (p. 95-103)
 - 6.- « Les bibliothèques et musées en Algérie » (p. 104-109)
 - 7.- « De Constantine à Tunis » (p. 109-111)
 - 8.- « Un regard et une promenade dans Tunis » (p. 112-119)
 - 9.- « Nos conversations à Tunis » (p. 119-123)
 - 10.- « La population musulmane en Algérie et Tunisie » (p. 123-129)
 - 11.- « Les religions en Algérie et Tunisie » (p. 123-134)
 - 12.- « Les juifs en Algérie et Tunisie » (p. 134-137)
 - 13.- « Un peu de tout » (p. 137-144) : (justice, administration, habitudes)
 - 14.- « Notre excursion à Carthage » (p. 144-150)
 - 15.- « Carthage dans l'Histoire et Carthage dans l'actualité » (p. 150-156)
- « Conclusion » (p. 156-157) :

« quoique, dans le programme de notre voyage il était prévu de visiter des régions plus lointaines et orientales, une série de circonstances... ont incliné la volonté de M. Codera à accélérer le retour, exécuté de Tunis à Constantine et Alger, et, au départ de cette ville, jusqu'au port de Valence. Au début du mois de février (1888), nous étions de retour dans la Cour [de Madrid], après un voyage dans lequel -et je le déclare devant Dieu et ma conscience, et au risque d'offenser la modestie de M. Codera, aucune ressource ne demeura hors de la portée de mon illustre compagnon, afin que [l'entreprise] résultât riche et féconde pour l'histoire de la Patrie ».

Pons Boigues évoque ensuite les résultats des sources et des nouvelles références publiées dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia*.

Les « Notes de voyage » de Pons Boigues sont pleines de descriptions et de références, d'impressions et d'analyses, d'informations externes et internes : il raconte ses émotions, ses réactions et ses fatigues, et il offre des tableaux précieux et directs sur l'histoire et la vie, les habitudes et manières de faire, des régions de l'Algérie et de la Tunisie, qu'il a parcourues de septembre 1887 à février 1888.

En conclusion

Le savant arabisant Francisco Codera, qui se rendit en Afrique du Nord, en 1887-1888, à la recherche de livres et de manuscrits, fut le premier « envoyé » officiel pour trouver en Algérie et en Tunisie des sources inédites sur al-Andalus, dans le but de compléter les fonds espagnols de manuscrits arabes, et notamment pour la bibliothèque de la Real Academia de la Historia de Madrid, qui, enfermée dans la défense de l'identité espagnole, ne possédait jusque-là que « des bribes de manuscrits arabes ».

Il fut accompagné par un jeune arabisant, Francisco Pons, et les deux ont rédigé leur rapport, assez différent, sur un voyage de presque cinq mois, en Algérie (Oran, Alger, Constantine) et en Tunisie (Tunis). La mission de Codera, il la déclare lui-même : le voyage « a pour but d'illustrer notre histoire arabe avec des références extraites de livres provenant du monde musulman » (*Misión*, introd.). Récit uniquement officiel et justificatif de sa mission, il se concentre sur ses méthodes et ses trouvailles, en déclarant dès le commencement (*Misión*, introd.) que « la tâche sera interminable... ». Les pages de son « Voyage en mission » sont une contribution directe à l'histoire de quelques bibliothèques du nord de l'Afrique, et des relations entre Européens et Nord-africains autour des sources arabes, que les premiers cherchent dans un territoire qui commence à peine à s'ouvrir à la coopération culturelle contemporaine. Francisco Pons, lui, veut tout raconter, sur un monde qui l'intéresse beaucoup dans tous ses aspects.

Codera écrit pour les milieux officiels et académiques, auxquels il doit justifier les résultats de sa mission. Pons Boigues écrit pour ses amis, avides de connaître ses « aventures ». Les deux opuscles de voyage contiennent des témoignages directs et magnifiques, quelquefois uniques, sur des lieux, des activités, des personnages, des relations, des réactions... tous relatifs aux espaces de l'Afrique du Nord, sur lequel sont des sources considérables⁴⁵.

45. Archives nationales. Actes du Séminaire International sur les Sources Espagnoles de l'histoire Algérienne. Oran : 20-22 avril 1981, Bibliothèque Nationale, Alger, n° 10-11, 1984 : voir les contributions suivantes : T. Chentouf : « Les sources locales, étrangères et espagnoles de l'histoire de l'Algérie du XIV^e au XIX^e siècle », p. 9-32 ; B. López García, « Argelia en la historia del arabismo y del africanismo español (1880-1910) », p. 33-42 ; J. B. Vilar, « Fuentes españolas sobre la Argelia colonial (1830-1914) », p. 115-127 ; Gr. Sánchez Doncel, « Fuentes españolas para la historia de Orán », p. 139-277.

Ces deux opuscules sur le voyage en quête de manuscrits arabes (1887-1888) montrent que différentes circonstances (âge, formation, responsabilités, objectifs...) donnent des perspectives différentes au moment de raconter ce qui a été vu et vécu pendant les déplacements... mais, et chaque ouvrage, celui de Codera d'un côté et celui de Pons Boigues de l'autre, sont des sources ponctuelles et remarquables sur la situation de certains aspects de l'Algérie et de la Tunisie à la fin du XIX^e siècle. La spontanéité que montrent ou semblent montrer les souvenirs des voyageurs contribue à la force de leurs témoignages.

*
* *

M. François DÉROCHE donne lecture de ses observations sur cette communication.

LIVRES OFFERTS

M. François DÉROCHE a la parole pour deux hommages :

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, en hommage de ses auteurs, René Rebuffat et Hassan Limane, *La carte archéologique du Maroc antique. Le bassin du Sebou. 1 Au sud du Loukkos*, volume II de la série : Villes et sites archéologiques du Maroc, Rabat, 2011.

L'ouvrage constitue le premier volume d'une carte archéologique qui, comme l'indique son titre, couvrira le bassin du Sebou pour la période antique en commençant par sa partie occidentale. Il est l'un des résultats des travaux de la mission du Sebou, dirigée du côté marocain d'abord par Aomar Akerraz, puis par Hassan Limane, et du côté français par René Rebuffat. Comme on peut l'imaginer, de nombreuses années de prospections et de travaux préparatoires ont été nécessaires pour mener à son terme cette entreprise. De fait, l'équipe qui en a eu la charge s'est mise à l'œuvre dès 1982 et a terminé ses activités de terrain en 2004. Très vite, le manuscrit des deux premiers fascicules a été déposé, mais plus de cinq années se sont écoulées avant la publication.

Le programme de la *Carte archéologique du Maroc antique* est exposé dans l'avertissement qui contient une réflexion méthodologique et un programme de publication (p. 11-17). Seize cartes du Maroc au 50.000^e sont en effet concernées, mais par souci de commodité, des regroupements ont été prévus à l'intérieur des fascicules, le premier d'entre eux – dont il

est ici question – couvrant trois cartes contiguës, à savoir Arboua, Lalla Mimouna et Moulay Bou Selham.

La substance du fascicule figure dans le répertoire des sites (p. 61-110) qui regroupe les notices descriptives. L'intelligence de l'ensemble est facilitée d'un côté par une série de quinze tableaux (p. 49-51) qui présentent l'information d'un point de vue chronologique ou encore regroupent certaines données relatives à la céramique, et de l'autre par des concordances (p. 49-51) qui facilitent les rapprochements avec les travaux antérieurs – même si ceux-ci sont il est vrai d'une moindre envergure. Précédant également les notices, un chapitre est consacré au matériel des sites concernés et à sa datation, une précieuse synthèse pour l'utilisateur de la *Carte archéologique*.

Ce premier fascicule doit aussi se comprendre comme un élément du travail de la mission du Sebou : à cet effet, la bibliographie de l'équipe relative à l'ensemble du bassin du Sebou, présentée selon le découpage de la *Carte archéologique*, est rappelée à la fin de l'Avertissement (p. 15-17).

Comme il se doit, la cartographie tient une place importante : 21 figures hors-texte, dont une carte dépliant de la région concernée, rendent l'utilisation de l'ouvrage particulièrement aisée. On saura gré aux auteurs d'avoir fait figurer, sur certaines des cartes les sites préhistoriques et islamiques repérés par l'équipe. En ce qui concerne les premiers, une section particulière leur est consacrée (p. 113-122). Ces signalements dépendent bien entendu des prospections entreprises à la recherche de vestiges pré-romains et romains : il s'agit surtout des tumulus, des gisements de silex travaillés, des résidus de consommation de coquillages ou d'animaux, de la céramique modelée. En ce qui concerne la période islamique, deux tableaux figurant dans cette même section lui sont consacrés.

Comme Joudia Benslimane en exprime le vœu à la fin de l'introduction qu'elle a écrite pour ce premier volume, il faut souhaiter que cette entreprise s'étende d'une part à l'ensemble du territoire marocain et que de l'autre elle fasse surgir un projet similaire pour les périodes préhistorique et islamique – encore que, comme je l'ai signalé, la carte accorde une place aux trouvailles relevant et de l'une et de l'autre. Les deux prochains fascicules sont annoncés avec suffisamment de confiance pour qu'on soit en droit de les attendre pour un très proche futur. Qu'en sera-t-il de la rive gauche du Sebou ? On ose espérer que la dynamique surgie de la publication des premiers fascicules contribuera à donner un rythme soutenu à cette entreprise.

Restant dans le domaine de la cartographie, j'ai également l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, en hommage de son auteur, Jean-Charles Ducène, *L'Afrique dans le Uns al-muhağ wa-rawd al-furağ d'al-Idrīsī. Édition, traduction et commentaire*, Louvain, Peeters, 2010, avec une préface de Jacques Thiry.

C'est une contribution importante à la connaissance de la topographie ancienne du Maghreb (même si d'autres régions apparaissent également dans l'ouvrage) que M. Ducène a réalisée avec cette belle édition d'une œuvre que l'on appelle parfois "le petit Idrisi". Elle est connue depuis le début du siècle dernier et ses cartes ont été publiées en 1926. Le texte lui-même a été partiellement édité dès 1934, mais il n'est devenu accessible dans son intégralité qu'avec l'édition en facsimilé de Fuat Sezgin de 1984 (qui, curieusement, ne figure pas dans la bibliographie).

L'introduction générale, qui ne compte pas moins de cinquante-six pages, propose une excellente synthèse sur l'auteur à laquelle fait suite une étude détaillée et convaincante de l'œuvre, le *Uns al-muhağ wa-rawđ al-furağ*. M. Ducène montre notamment que le texte est bien l'œuvre d'al-Idrisi, bien que l'introduction conserve la trace de retouches ultérieures. Il s'inscrit dans la continuité du *Nuzhat*, autrement dit le *Livre de Roger*, mais il s'agit d'un routier où l'information a été réduite aux données essentielles des itinéraires et complétée à l'occasion par des données nouvelles. Ces ajouts combinés aux simplifications inhérentes au traitement des renseignements contenus dans le *Nuzhat*, expliquent que, comme le dit justement M. Ducène, le lecteur se trouve face à "des strates de renseignements topographiques".

La présente édition comporte l'introduction et les parties du texte où il est question de l'Afrique. Elle repose sur les deux seuls manuscrits connus de l'œuvre, tous deux conservés à Istanbul. Cela a sans nul doute facilité le travail d'établissement du texte, mais ne retire rien au mérite de M. Ducène qui ne s'est pas contenté de la position – j'oserai dire confortable – de Sezgin, mais a réalisé un travail d'ecdotique en bonne et due forme.

En donnant une traduction du *Uns al-muhağ*, M. Ducène rend très commodément accessible à tous ceux qui s'intéressent à l'Afrique du Nord antique et médiévale, mais ne maîtrisent pas l'arabe, un texte d'une grande importance, mais aussi très difficile en raison de problèmes que posent les toponymes transcrits en arabe. Éditeur et traducteur, M. Ducène est également un remarquable commentateur : sur plus d'une centaine de pages, il rend compte du texte avec une grande précision, revenant avec pertinence sur des noms de lieux qui défient la sagacité de l'éditeur. La richesse des informations réunies ne manquera pas d'aider ceux qui suivront les itinéraires africains du *Uns al-muhağ*.

Les cartes faisaient partie du projet d'al-Idrisi, nous dit son éditeur. Pour respecter cette complémentarité entre texte et illustrations, les cartes du "petit Idrisi" accompagnent l'ouvrage, ce qui est d'autant plus justifié que certaines données, par exemple la première allusion au lac Tchad, n'apparaissent que sur les cartes.

Les différents index qui ont été préparés par l'auteur (toponymes, toponymes antiques, noms de peuples et de tribus) sont particulièrement précieux pour le lecteur. Devant un livre si bien conçu, je regretterai seulement qu'il

n'y ait pas un index des toponymes en caractères arabes. Pour qui cherche à identifier un nom sans points diacritiques dans cet alphabet, il aurait été parfois plus facile de les trouver sous cette forme... Il n'en faut pas moins saluer cet important travail dont l'utilité ne fait à mon sens aucun doute. »
